



2015 Le choc migratoire

Au printemps 2015, près de deux millions de personnes ont pris la route de l'Europe. Certains fuyaient la guerre, d'autres la misère, d'autres encore les conséquences des changements climatiques ou simplement l'insoutenable pression démographique. L'effondrement des régimes en Libye et en Syrie a été un facteur déclencheur. Mais la décision des Syriens ou des Irakiens de forcer les portes de l'Europe plutôt que de s'entasser dans les camps de réfugiés à proximité des pays d'origine a entraîné dans son sillage d'autres exodes. Des Africains, de l'est à l'ouest du continent, du Soudan à la Guinée, se sont également massivement mis en marche. Comme des petites rivières forment soudain un fleuve, de longues colonnes d'hommes traversant mer et terre, froid et neige se sont ainsi formées sous les yeux d'une Europe sidérée, afin de venir s'installer sur notre Vieux Continent, y espérant une vie meilleure.

Cette vague migratoire qui a amené, selon Frontex, l'organisme chargé du contrôle des frontières communautaires, 1,8 million de personnes en Europe durant la seule année 2015, était inédite. L'année suivante, ce chiffre était réduit de moitié et en 2017, encore de moitié. Il y a eu quelque chose d'exceptionnel dans la conjonction des facteurs qui ont suscité les départs cette année-là, mais il est probable que cet afflux soit moins conjoncturel que structurel. D'autres vagues migratoires suivront. Comme l'explique le journaliste Stephen Smith dans son livre*, l'explosion démographique en Afrique devrait aboutir d'ici en 2050 à 2,5 milliards d'Africains, dont la moitié sera des enfants ou des adolescents. Dès lors, il ne faut pas être grand clerc pour parier sur un afflux continu de nouveaux migrants issus de ce continent. Car,

même avec une meilleure gouvernance dans ces pays africains, offrir les conditions d'une vie décente, en termes de santé, d'éducation et d'emploi, à une telle masse de jeunes, relève de la mission impossible.

Accéder à une vie meilleure

Sans plaider ni pour une ouverture totale et inconditionnelle des frontières ni pour un repli - chacune des solutions relevant d'une forme d'utopie -, l'Europe ne peut ignorer ces mouvements de population et surtout les conditions de leur intégration en son sein. Fragilisé par son faible taux de natalité, le Vieux Continent pourrait avoir besoin de ce réservoir inépuisable de jeunesse qu'est l'Afrique, auquel viennent s'ajouter les populations de pays chroniquement instables comme l'Afghanistan. Mais cela aussi fait débat. Car ce seront vraisemblablement moins les besoins de l'Europe qui définiront l'avenir, que le désir irrésistible des hommes d'accéder un jour ou l'autre à une vie meilleure. Face à la variété des origines, des cultures, des religions dont sont issus les migrants, les gouvernements européens ne pourront plus garder la tête dans le sable ou régler la question à l'aide d'une politique d'asile restrictive. Ils devront élaborer une politique d'immigration durable. Dans ce contexte, découvrir comment quelques-uns de ces migrants nous perçoivent, peut aider à construire des ponts entre populations nouvelles et anciennes et juguler les peurs qui nous séparent.

✍ Laurence D'HONDT

* "La ruée vers l'Europe - La jeune Afrique en route vers le Vieux Continent", Grasset, 2018, 235 pages

Quand les migran

Tels les Persans de Montesquieu, Abdelmoheem, Mustafa, Roger, Mohammed et Nabila racontent, trois ans plus tard, "leur" Europe. Entre émerveillement et déceptions.

Lorsque Abdelmoheem est arrivé sur la pelouse du parc Maximilien il y a trois ans, il n'avait pas imaginé un instant finir sa longue route à même le sol d'une triste pelouse, coincée entre des buildings et des voitures, piétinée par des centaines d'hommes et transformée en bassin boueux à la moindre pluie. C'est dans cet espace vert qu'il a fait la file pour manger, s'est glissé dans un sac de couchage trempé pour la nuit, et où le jour s'étire dans l'ennui d'une attente interminable. Le rêve qu'on lui avait vendu pour 5.000 euros en Irak était un pays qui n'existait pas. Ou du moins, pas pour lui et pas maintenant. Abdelmoheem faisait partie des premières vagues de migrants qui se sont installées sur les trottoirs et dans les parcs des grandes villes européennes. L'Europe écarquillait alors les yeux autant que les migrants qui y débarquaient.

Entre solidarité et hostilité

"Quand je pense à cette période, je me dis que cela a été le moment le plus dur de ma vie", se souvient aujourd'hui Abdelmoheem avec une émotion encore vibrante. Mais le temps où il a dû accepter des boulots à la journée, ramassé tel une bête de somme au petit matin, est derrière lui. Il a obtenu la protection subsidiaire, délivrée à certaines catégories de migrants, et s'est mis, avec l'énergie déterminée de sa jeunesse, à apprendre le français. "Il y a eu des belles surprises ici. Surtout tous ces gens, que je ne connaissais pas, qui sont venus m'aider", explique-t-il, apaisé depuis qu'il a commencé à installer les premiers paramètres de sa vie à venir. "J'ai découvert une solidarité ici qu'on ne trouve pas en Irak. C'est vraiment étonnant, même si, chez certains, je vois une hostilité cachée dans les yeux."

Avec son caractère sociable, Mustafa, arrivé Gare de l'Est à Paris en mars 2015, s'est rapidement extrait de l'univers brutal des trottoirs. Cet Afghan d'une trentaine d'années s'est imposé comme meneur et a trouvé dans le combat des migrants une utilité sociale de tous les instants, tantôt pour forcer un local cadennassé, tantôt comme interprète des migrants de son pays. Mais il se souvient bien de cette première rencontre, qui illustre à sa façon l'ambiguïté de l'accueil reçu en France. "A la Gare de l'Est, on sen-

tait que beaucoup de gens voulaient notre départ. La première fois que j'ai réussi à aborder quelqu'un, j'ai demandé: tu parles anglais? Il m'a dit non, non. Alors, je lui ai lancé des vilains mots en anglais et il s'est retourné en me disant: pourquoi tu parles comme ça? Je lui ai dit: mais alors tu parles anglais, non?" A l'évocation de cette anecdote, Mustafa rit aujourd'hui. Désormais rivé à son téléphone, il choisit parmi les nombreuses invitations à dîner et aime particulièrement se rendre dans des soirées parisiennes. Les yeux brillants de malice, il se confie: "J'ai eu une copine qui travaillait au Ministère de la défense. Beaucoup d'Afghans ont des copines ici mais pour nous, des choses sont parfois difficiles à comprendre, comme rester amis après la fin d'une relation."

Cette liberté de mœurs découverte en Europe est certainement un des étonnements les plus grands vécus par les migrants originaires d'Afghanistan et de nombreux pays musulmans, où les relations affectives ne peuvent exister que dans le cadre strict du mariage.



Une liberté énorme

Mais les joies de la liberté découverte en Europe fluctuent selon l'origine des migrants. Aux yeux de Roger, réfugié congolais arrivé en 2015, ce n'est pas tant la liberté des mœurs qu'il apprécie en Europe mais la liberté politique. "Tout le monde a la liberté de penser et de dire ce qu'il pense, même au président de la République. Il n'encourt rien, sauf si c'est de la diffamation", s'anime Roger, rencontré à l'occasion d'un co-voiturage de Bruxelles à Paris. "Chez nous, pour une simple critique, vous vous retrouvez au cimetière ou en prison. Au début, je n'arrivais pas à comprendre comment une autorité que l'on peut critiquer pouvait exister. Cela me semblait un rêve." Arrivé à Paris en avion un beau matin de l'été 2015, Roger a franchi la frontière avec l'aide d'un passeur avant d'être dirigé par la filière jusqu'à la petite ville d'Evreux en Normandie. Depuis lors, il a été relogé dans un foyer et a obtenu son statut de réfugié.

Au fil des jours passés sous ce ciel étranger, Roger est devenu un fin observateur des êtres et des choses qui l'entourent. Et de la fenêtre du



nts nous tendent un miroir...



Ce seront vraisemblablement moins les besoins de l'Europe qui définiront l'avenir, que le désir irrésistible des hommes d'accéder un jour ou l'autre à une vie meilleure.

foyer où il réside, une chose le désarçonne profondément: "Peut-être que je me trompe, mais je vois ici comme quelque chose qui pousse les gens à vivre seul. Ce sont les femmes qui veulent cela. J'ai déjà assisté à des

rencontre quotidienne et sans filtre avec le pays d'accueil. "Ce n'est pas facile d'aborder des personnes ici. Mais je découvre en même temps quelque chose d'intéressant: il y a comme une pauvreté à laquelle je ne m'attendais pas, une pauvreté psychologique. Je vois beaucoup de gens fragiles. A commencer par ma collègue qui est souvent absente. Elle dit se sentir dépressive." Réfléchissant aux raisons de cet état d'esprit auquel il ne s'attendait pas, Mohammed poursuit: "On dirait qu'ici, l'être humain ne sait plus mettre le curseur au milieu: ne pas trop croire à ses possibilités et en même temps ne pas être ennemi de lui-même. En Europe, on passe de l'orgueil à la déception la plus cruelle." Pour lui, cela tient à l'exigence individualiste que la société encourage. Il la voit à l'œuvre dans tous les domaines. "L'amour aussi est soumis à la compétition de la société libérale, à l'individualisme. Cela crée comme un stress affectif, émotionnel partout." Mais cette exigence a aussi ses avantages. L'un d'eux le ramène à ses premières émotions sur le sol belge: il s'était perdu dans les allées d'une brocante, lorsqu'il est tombé sur un livre: *Les raisins de la colère* de John Steinbeck. Trouver ce livre si facilement pour quelques centimes a été un vrai enchantement pour ce littéraire sensible aux mots.

"Il y a eu des belles surprises ici. Surtout tous ces gens, que je ne connaissais pas, qui sont venus m'aider."
Abdelmohemm

séminaires dans les centres sociaux où on dit à la femme: ton corps est à toi. Et dès le lendemain, quand elle se sent forcée, elle va être poussée à dénoncer son mari." Epongeant soudain les gouttes de sueur de son front, Roger est en émoi. Au Congo, il a connu le langage de la violence et de la prison. Mais cette nouvelle menace qui, selon lui, pèse sur les familles de nombreux migrants, l'inquiète. "Vous croyez peut-être que je vais exagérer mais, pour moi, l'édifice famille en Europe s'écroule. Il y a beaucoup d'Africains qui ont peur de faire venir leurs femmes à cause de ça." Pour lui, la responsabilité de cette situation revient au système social mis en place par l'Etat, même s'il reconnaît qu'il en est aussi le bénéficiaire. Mais pour faire face aux épreuves de la vie, Roger n'a qu'une richesse capable de lui rendre l'espérance: la Bible. Emmenée partout où il se rend, elle rassure ses doigts et ses pensées lorsque l'angoisse l'étreint trop.

Entre orgueil et désespoir

Loin de l'univers morose des foyers, Mohammed n'a pas eu, en arrivant en Belgique, à se battre pour trouver sa place. Sa femme l'attendait simplement à l'aéroport. D'origine marocaine comme lui, elle avait déjà parcouru le long chemin de l'intégration

Le salaire de la réussite

Littéraire elle aussi, Nabila est arrivée en Europe par la grande porte: celle qui ouvre sur les plus prestigieuses écoles de la République française. Après trois années de travail d'une intensité inouïe, cette jeune Tunisienne, auteure de deux romans durant son adolescence, vient d'être acceptée à Normal Sup. "Les premières semaines à Paris, j'étais dans une euphorie permanente. J'avais l'impression de vivre dans un livre. Je me revois monter la montagne Sainte-Geneviève pour aller à Henri IV." Venir apprendre le latin, la philosophie, pouvoir mettre la main sur n'importe quel livre, imaginer un avenir qui ne soit pas déterminé par l'unique désir de s'enrichir, avait suscité l'étonnement de ses amies tunisiennes. "Lorsque je leur ai dit que j'allais étudier le latin, elles m'ont dit: mais tu vas vivre misérablement!", se souvient-elle, amusée.

Durant ses trois années de prépa, Nabila a passé l'essentiel de son temps derrière sa table de travail, rejoignant parfois ses copines d'internat pour boire rapidement un p'tit verre. "C'est lorsque nous avons parlé du mariage que j'ai ressenti le plus grand fossé culturel en trois ans! Quand je leur ai parlé des Tunisiens qui s'endettent pour ce seul événement, elles me trouvaient folle de les défendre!" Ponctuant ses phrases de rires, elle poursuit: "Certaines amies disent qu'elles se sentent déjà vieilles. Je me demande comment on peut se sentir vieille à 20 ans? On se sent vieux à partir du moment où on refait ce qu'on connaît déjà. A 14 ou 15 ans, on vit ce qu'on nous décrit comme ce qu'il y a de plus heureux dans la vie: se prendre ses premières cuites, ses premières relations, voyager. Les autres grandes étapes, mariage, enfants, vie professionnelle, sont plus ou moins synonymes d'échec dans un coin de leur tête."

Cet été, Nabila est retournée en Tunisie pour fêter son entrée à Normal Sup. A cette occasion, elle a insisté pour organiser une Adhra, une soirée musicale originaire de Sfax. Des parents sont venus de toute la Tunisie. Si elle a tant voulu rassembler sa grande famille, c'est parce qu'elle a compris durant son séjour en France ce que signifiait le vide laissé par l'abandon des grands événements symboliques, par la primauté donnée à la liberté individuelle, au voyage, au désir d'épanouissement personnel. "Dans un monde idéal, je ferais ma petite cuisine entre ici et là-bas. Mais si je devais choisir aujourd'hui entre le monde individualiste-dépressif d'ici ou le bloc folklorico-cœrcitif tunisien, je choisirais le premier." Puis après un silence, elle ajoute: "D'ailleurs, je l'ai choisi depuis longtemps!"

☞ Laurence D'HONDT



"Si je devais choisir aujourd'hui entre le monde individualiste-dépressif d'ici ou le bloc folklorico-cœrcitif tunisien, je choisirais le premier", explique Nabila.